

Dans la brume
DU MATIN

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Dans la brume du matin / Lise Bergeron

Nom : Bergeron, Lise, 1947 avril 27- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250049538 | ISBN 9782898044410

Classification : LCC PS8603.E6843 D36 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jocelyne Bouchard

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

LISE BERGERON

Dans la brume
DU MATIN

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure aux Éditions JCL

Les temps regrettés, 2024

Des secrets en héritage, 2023

Les cendres de l'innocence

1. *Le retour en ville*, 2021
2. *La grande maison*, 2021

La rivière aux adieux

1. *Le pardon*, 2019
2. *L'engagement*, 2019

Pour l'amour de Marie, 2015

Le destin d'Éva, 2014

*Choisissez un travail que vous aimez et vous
n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie.*

CONFUCIUS

Albert Boisclair était un homme instruit et issu d'une famille parmi les plus riches de la région. Son destin était déjà tracé par son père, mais tout avait changé en avril 1872, lorsqu'il avait rencontré Angéla Desbiens, une jeune fille de vingt ans, sans noblesse et sans le sou. Au premier regard, il avait su que cette femme serait la sienne. Quelques rencontres avaient suffi pour que leurs sentiments deviennent réciproques. Malgré l'interdiction de ses parents, Albert avait épousé la femme qu'il adorait. Pour lui faire comprendre son désagrément, son père l'avait déshérité, mais son amour avait survécu aux sarcasmes et aux méchancetés de certaines personnes de son entourage. Le nouveau marié possédait un peu d'argent à la banque, avec lequel il avait pu acheter une petite maison en bordure du village de Saint-Raymond. Puisqu'il ne travaillait plus avec son père, Albert avait dû se trouver un emploi pour faire vivre sa famille, car Angéla et lui avaient accueilli deux enfants l'un à la suite de l'autre. Le couple filait le parfait bonheur jusqu'au moment où le pauvre homme s'était noyé dans la rivière Sainte-Anne, quelques jours après le baptême de leur fille, Madeleine.

Devenue veuve, sans moyens de subsistance autres que le peu d'argent que lui avait laissé son défunt mari, Angéla avait dû se trouver un travail. Il n'était pas question qu'elle accepte la charité d'autrui. Elle avait confié ses déboires au curé de la paroisse qui, par un heureux hasard, se cherchait une servante.

Devant sa détresse, il lui avait offert le poste, qu'elle avait accepté avec enthousiasme, car elle pouvait habiter au presbytère avec ses enfants. Le prêtre leur avait aussi fait le plus merveilleux des cadeaux : il leur avait appris, à tous les trois, à lire et à écrire. Durant plusieurs années, Angéla avait servi le représentant de Dieu avec loyauté.

Sa fille, Madeleine, avait épousé Roger David, de descendance huronne. Quelques années après leur mariage, son époux avait pu acheter une petite ferme à Chute-Panet, un hameau situé à moins de deux milles de Saint-Raymond. Son mari, qui parlait très bien anglais, travaillait aussi de temps en temps comme interprète pour un dénommé Charles Paradis. Celui-ci produisait du charbon de bois qu'il marchandait par la suite. Ce revenu supplémentaire permettait à la petite famille de bien vivre et de passer l'hiver sans inquiétude.

En quelques années, le couple avait donné à Angéla trois petits-enfants, devenus un trésor précieux pour la grand-mère qu'elle était. Bien qu'il fût l'aîné, Samuel s'était marié et avait eu des enfants après sa cadette. Il était déjà un vieux garçon quand il avait rencontré sa dulcinée.

C'est au moment où celle-ci était décédée subitement que la vie d'Angéla avait pris une autre direction. Elle avait quitté le presbytère pour venir habiter chez Samuel afin de l'aider avec ses deux filles âgées de six et sept ans, car elles étaient inconsolables. Sans leur mère, elles se sentaient perdues. Leur père, qui n'était pas habitué à prendre soin de jeunes enfants, était dépassé par tout ce qu'il y avait à faire. Ce qui ne devait durer que quelques semaines s'était finalement transformé en un séjour permanent. Pour Angéla, le bonheur de ses petites filles passait avant tout. Le chagrin de son fils s'éternisait. Il faisait peine à voir. Au début, Angéla avait même craint qu'il

ne commette un geste irréparable. Puis, peu à peu, malgré les douleurs qu'on croit inguérissables, l'espoir était réapparu et la vie avait repris son cours. Samuel était retourné à son travail de guide de chasse et pêche, ce qui signifiait qu'il pouvait s'absenter durant de longues périodes. Bien entourées, les fillettes avaient retrouvé leur entrain.

Depuis quelques mois, malheureusement, Angéla sentait que son corps faiblissait et que sa vue diminuait. Elle n'avait pas peur de la mort, car elle était certaine que son grand amour l'attendait à la porte du paradis. C'était ce que lui avait affirmé le prêtre quand elle était toujours employée au presbytère. La dame vieillissante de soixante ans, que la vie n'avait pas épargnée, demandait quand même au Seigneur de la laisser vivre encore un peu, le temps que ses deux petites-filles, Adrienne et Cécile, soient capables de prendre soin d'elles-mêmes. C'est dans cette situation que se dépêtrait Angéla, en cette année 1912.

* * *

Les premières lueurs de l'aube se frayaient lentement un chemin dans la noirceur de la nuit. Peu à peu, le village se réveillait au chant joyeux des oiseaux, qui allaient se percher sur le rebord des fenêtres. Leur rituel servait à inviter les humains à profiter des beautés que leur offrait la nature, racontait Angéla aux fillettes qui l'écoutaient, les yeux remplis d'émerveillement, même si souvent, elle se répétait. Leur grand-mère occupait une place importante dans leur vie, et encore davantage depuis la disparition subite de leur maman. Vêtues chaudement de chandails de laine et chaussées de bottes en caoutchouc, les petites filles tenaient la main de leur guide, qu'elles accompagnaient en silence dans la brume matinale.

— Regardez là-haut! s'écria Angéla, qui avait aperçu un épervier perché sur la branche d'un arbre.

— Oh! Comme il est beau! s'exclamèrent les enfants, émerveillées.

— C'est un oiseau de proie, répondit leur grand-mère.

— C'est quoi, un oiseau de proie? demanda Adrienne.

— C'est un oiseau qui est un très bon chasseur, comme votre papa...

— Lui aussi, il chasse des orignaux? s'étonna Cécile, les yeux arrondis par l'incrédulité, ce qui fit sourire sa grand-mère.

— Bonjour, madame!

Surprise par la voix forte de l'homme, Angéla sursauta. Dès qu'elle reconnut Joseph Coulombe, le propriétaire du magasin général, elle ne put s'empêcher d'exhaler un soupir contrarié.

— Nous aurons encore une journée de chaleur, continua-t-il en regardant vers le ciel. On peut dire qu'on a eu un beau mois d'octobre. Maintenant que nous sommes presque rendus en novembre, si vous avez besoin d'aide pour vous organiser pour l'hiver, n'oubliez pas de m'avertir. Je vais vous envoyer mes gars pour vous aider, vu que votre fils n'est pas là pour le faire.

Il termina sa phrase par un petit rire niais.

Angéla le salua brièvement, puis elle rentra dans la maison avec les enfants. Elle n'avait nullement l'intention de bavarder avec cet homme.

Elle avait deviné que le marchand avait une idée derrière la tête. Veuf depuis quelques années, il avait tenté sa chance auprès d'une veuve, puis auprès d'une vieille fille de Saint-Raymond. Il avait été éconduit par ces dames qui préféraient profiter de leur liberté. Devant ces refus, il s'était essayé de nouveau dans le village voisin, avec succès cette fois. Quelques

jours avant le mariage, celle qui avait accepté de devenir sa femme l'avait bêtement laissé tomber. Triste, et surtout humilié, il avait renoncé à se chercher une compagne jusqu'au jour où il avait jeté son dévolu sur Angéla. Elle devinait qu'au plus profond de lui-même, le marchand n'éprouvait aucun sentiment amoureux. Tout ce qu'il voulait, c'était une femme dans son lit.

Des souvenirs très lointains remontèrent à la surface. C'était peu de temps après le décès cruel de son mari. Elle avait encore le cœur en miettes. Ce jour-là, elle était allée au magasin de Joseph Coulombe pour acheter une pinte de lait et une miche de pain avec le peu d'argent qu'elle possédait. En même temps, elle voulait lui demander s'il connaissait quelqu'un qui pourrait lui donner du travail. Il s'était approché d'elle, l'avait regardée avec des yeux de hibou et, brusquement, il lui avait entouré la taille de son bras. Le marchand l'avait serrée si fort contre lui qu'elle en avait perdu le souffle. En lui chuchotant des obscénités, il tâtonnait pour mettre sa main sous sa jupe lorsque le carillon de la porte d'entrée avait retenti. Elle en avait profité pour se dégager de son étreinte. Le dernier mot grossier qu'il lui avait glissé à l'oreille était resté gravé dans sa mémoire. En s'enfuyant, elle avait bousculé sans le vouloir la cliente, encore dans l'embrasure de la porte, qui ne s'était pas gênée pour la traiter de tous les noms.

De retour chez elle après cet incident, les mains vides, car elle n'avait pas pu rapporter de pain et de lait pour les enfants, elle avait longuement pleuré sur son sort.

— J'ai faim, grand-maman.

Sortie de sa rêverie par la voix de sa petite-fille, Angéla s'empressa de lui répondre :

— D'accord, je vais vous préparer à déjeuner, ce ne sera pas long, ma chouette.

Au moment où elle prononça cette phrase, son estomac se mit à gargouiller, ce qui fit rire les fillettes.

— Au lieu de vous moquer de moi, mettez donc la table en attendant que ce soit prêt.

Elles obéirent aussitôt. Quelques minutes plus tard, leur grand-mère déposa devant chacune d'elles un bol de gruau saupoudré de cassonade et une rôtie cuite sur le poêle à bois. Après les avoir servies, Angéla se prépara une assiettée à son tour. Elle venait à peine de s'asseoir quand Adrienne bafouilla, la bouche pleine :

— J'ai soif...

Sa grand-mère lui jeta un regard désapprobateur avant de se lever pour aller lui chercher un verre de lait.

— Qu'est-ce qu'on dit ? demanda-t-elle à la gamine qui s'était saisie du verre sans un mot de remerciement.

— Merci, grand-maman, répondit l'enfant après avoir pris une gorgée.

Tout en mangeant, Angéla revisitait ses souvenirs d'enfance. Elle se reconnaissait dans Adrienne qui, tout comme elle, ne s'en laissait pas imposer. Parfois, sa petite-fille frôlait même l'impolitesse. Elle était tout le contraire de son aînée, qui était sage et ordonnée. Délicate et sensible, Cécile laissait beaucoup de place à sa cadette. Tellement que ceux qui ne les connaissaient pas pensaient qu'Adrienne était la plus âgée. Avec seulement dix mois de différence, elles avaient la même taille. Cécile était blonde et avait les yeux bleus, comme leur maman, tandis que sa sœur, Adrienne, ressemblait à leur père, qui avait le teint basané et une forte carrure.

Angéla se chargeait de l'instruction de ses petites-filles. Elle préférait les éduquer elle-même plutôt que de les laisser fréquenter l'école. Elle avait déjà commencé avant le décès de leur mère. Cette faveur que le prêtre lui avait faite en lui apprenant à lire et à écrire était le plus beau cadeau qu'elle avait reçu de toute sa vie. C'était à son tour d'en faire profiter sa descendance.

Un bruit venant du dehors la sortit de sa rêverie. Le craquement des marches de la galerie l'avertissait que quelqu'un arrivait. Elle se leva de sa chaise au moment où la porte s'ouvrait. Immédiatement, elle reconnut son fils. Surprise, car elle ne l'attendait pas avant plusieurs jours, elle lui demanda avant même de le saluer :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne devais revenir que dans une semaine.

Samuel ne lui répondit pas. C'est à peine s'il jeta un regard à ses filles qui se précipitaient vers lui en criant « papa ». Sans un mot, il quitta la cuisine pour se diriger vers sa chambre. Devant l'accueil inattendu de leur père, qui d'habitude leur ouvrait grand les bras, Adrienne et Cécile figèrent sur place. Voyant leur désarroi, leur grand-mère les attira près d'elle pour tenter de leur expliquer ce qu'elle ne comprenait pas elle-même. Qu'était-il arrivé pour que son fils agisse ainsi ?

Après avoir rassuré les enfants, Angéla alla frapper à la porte de la chambre de son garçon. N'obtenant pas de réponse, elle s'adressa à lui d'une voix forte :

— Si tu ne m'ouvres pas, je vais entrer quand même.

Angéla attendit quelques secondes, puis elle pénétra dans la pièce, car rien ne bougeait du côté de Samuel. Dans la pénombre, elle l'aperçut debout près de la fenêtre. Cette vision lui ramena un triste événement de son passé.

C'était il y a bien longtemps. Un de ses oncles avait été accusé d'avoir volé de la nourriture au magasin général. Sans aucune forme de procès, il avait été chassé du village avec l'interdiction d'y remettre les pieds. C'était grâce à l'intervention du curé de la paroisse qu'il avait finalement été innocenté, mais cet affront à son intégrité l'avait blessé au plus profond de son âme. Par la suite, il n'avait plus jamais été le même.

Samuel ne s'était pas retourné, car il savait que sa mère était entrée, la seule personne au monde devant laquelle il pouvait exprimer ses faiblesses.

Angéla s'approcha lentement de lui et lui demanda :

— Peux-tu me dire ce qui se passe ? Tu as l'air tout ébranlé. Je vois bien que quelque chose te tracasse. Tu n'as même pas salué tes filles.

Après un bref moment de silence, le visage toujours tourné vers la fenêtre, Samuel se confia :

— Un des deux chasseurs que j'accompagnais est mort...

Angéla eut la chair de poule. Durant quelques secondes, le temps sembla s'être arrêté, puis elle s'informa d'une voix tremblante :

— Comment est-ce arrivé ?

— Après avoir bu presque à lui seul une bouteille de whisky, le gars a commencé à se disputer avec son *chum* Émilien Bolduc à propos d'une histoire d'argent. Je n'ai pas dit un mot et je me suis éloigné, mais quand j'ai entendu une menace de mort, je leur ai demandé de se calmer. Au lieu de m'obéir, ils m'ont dit de me mêler de mes affaires ou bien j'allais le regretter...

Samuel respira profondément en fermant les yeux. Le cœur dans un étau, Angéla attendait la suite. Elle n'osait pas dire un mot tellement elle était inquiète de ce qui allait suivre.

Finalement, son fils reprit la parole :

— J'ai ramassé ma canne à pêche et j'ai pris mes distances afin de les laisser régler leurs problèmes entre eux autres. Je ne voulais pas être mêlé à ça. Au bout de cinq minutes à peine, j'ai entendu un coup de feu. Je me suis immobilisé. Je ne savais plus quoi faire. Est-ce qu'Honoré Parent avait mis sa menace à exécution ? Avait-il tué Émilien ? Allait-il vouloir me descendre à mon tour ? Est-ce qu'il avait tiré un coup de fusil seulement pour faire peur à son vis-à-vis ? S'il y avait un blessé, est-ce que je pouvais lui venir en aide sans risquer ma vie ?

Samuel marqua une pause. Angéla avait l'impression d'être plongée en plein cauchemar. Elle craignait le dénouement de cette histoire.

Après quelques secondes de silence, Samuel poursuivit :

— Je n'ai pas pu résister à l'appel de ma conscience, qui me disait d'aller vérifier si quelqu'un était blessé et avait besoin de secours. Quand je suis revenu vers Bolduc, il était assis sur une souche et fixait le corps de Parent, qui baignait dans une mare de sang. J'ai vu tout de suite qu'il était mort. Il avait les yeux grands ouverts, comme s'il fixait le ciel.

— Qu'est-ce qui s'est passé par la suite ? demanda Angéla d'une voix toujours tremblante.

— Bolduc n'arrêtait pas de répéter que c'était la faute de l'autre chasseur : « C'est la faute à Parent. C'est lui qui m'a menacé. Je me suis défendu, c'est tout. »

Samuel expliqua à sa mère :

— Je suis demeuré auprès de la dépouille pendant que Bolduc retournait au village pour chercher de l'aide et avertir les autorités. Quelques heures plus tard, il est revenu accompagné du policier Bob Laliberté et du D^r Gagnon. Le médecin a constaté, dès son arrivée, le décès d'Honoré Parent.

Angéla écoutait son fils et elle n'avait pas besoin d'un dessin pour remarquer l'état de panique dans lequel il se trouvait. En expliquant le drame qui venait de se produire, il s'était mis à tourner en rond dans la chambre. Sa mère pouvait lire la détresse et aussi la peur dans son regard.

D'une voix tranquille mais ferme, elle lui dit :

— Calme-toi. Tu as fait exactement ce que tu devais faire.

— Bolduc a menti à la police. Il a dit que c'était moi qui avais eu une chicane avec Honoré Parent et que je m'étais mis en colère parce qu'il était soûl. En plus, il a utilisé mon arme et non la sienne pour tirer sur Parent. J'ai bien vu que ma carabine n'était pas à l'endroit où je l'avais laissée. Qui pensez-vous qui va être accusé ? Nous étions juste tous les trois... Si je suis ici, c'est grâce à M. l'curé. Il a intercédé auprès de Bob Laliberté pour que je puisse venir vous voir avant d'être arrêté.

Angéla était sidérée. Elle ne doutait aucunement de la véracité de cette version. Samuel était un homme franc et honnête. Pas une seule fois dans sa vie il n'avait utilisé le mensonge pour se défendre. Même quand il n'était encore qu'un enfant, il était d'une franchise à toute épreuve. Qu'un inconnu ose lui mettre sur le dos la mort d'un homme mettait Angéla en colère. Qu'allait-il se passer maintenant ? Samuel serait-il réellement accusé de meurtre ? Le seul témoin visuel de l'assassinat de cet

homme influent était celui qui l'avait commis, qui, de surcroît, provenait d'une famille riche et puissante. C'était facile pour lui de mettre la faute sur le dos de son guide.

— La vérité finit toujours par gagner contre le mensonge..., fit Angéla.

Elle s'apprêtait à dire autre chose quand on frappa à la porte d'entrée. La mère et le fils se regardèrent brièvement, puis ils sortirent de la chambre.

Adrienne avait déjà ouvert au visiteur. En apercevant l'uniforme, la petite fille courut se réfugier dans les bras de sa grand-mère. Cette crainte envers les forces de l'ordre s'était développée chez elle le jour où elle avait vu un agent abattre un chien. Son père lui avait expliqué alors que l'animal était atteint de la rage et qu'il était devenu dangereux. Le représentant de la loi n'avait fait que son devoir, celui de protéger les gens contre toutes formes de danger.

— Je vais te demander de me suivre sans résistance, Samuel, signifia le constable. Tu es en état d'arrestation pour le meurtre du dénommé Honoré Parent.

En entendant le mot «meurtre», Angéla sentit son cœur palpiter dans sa poitrine. Elle savait que son fils était innocent, elle le ressentait dans toutes les fibres de son être. Qui allait croire la version d'un simple guide face à celle d'un richissime chasseur ? En voyant Bob Laliberté passer les menottes à son garçon, elle éprouva une douleur si intense qu'elle faillit s'évanouir, mais très vite, elle reprit le dessus.

Mal à l'aise, le policier, qui était un ami d'enfance de Samuel, le fuyait du regard. Quand il voulut partir en entraînant son fils, Angéla se planta devant lui, les poings sur les hanches. Sans dire mot, elle le fixa droit dans les yeux.

L'agent de la paix bredouilla :

— C'est la loi. Je dois l'emmener avec moi au poste.

— Ne vous inquiétez pas, dit Samuel à sa mère, je suis innocent. Ce sera sûrement facile à prouver. Ayez confiance.

Le tremblement de sa voix ne passa pas inaperçu aux oreilles d'Angéla. Son fils était aussi inquiet qu'elle-même. En regardant les deux hommes s'éloigner, elle eut l'impression qu'on lui arrachait le cœur.

— Pourquoi la police emmène papa ? Pourquoi elle a attaché ses mains ? Elle est méchante...

Cécile éclata en sanglots et se réfugia, elle aussi, dans les bras de sa grand-mère.

— Ne pleure pas, ma chérie. Ton papa va revenir bientôt...

À vrai dire, Angéla n'y croyait pas beaucoup, même si elle le souhaitait ardemment.